

**L'usage du monde**  
**Voyage entre nature et culture**  
de Agnès Fouilleux

JEUDI 16/03/2023 - 21h00  
DIMANCHE 19/03/2023 - 19h00  
LUNDI 20/03/2023 - 14h00

V.O.S.T. - durée 1h46

Court métrage

**ILLUSTRATION : COMPOSTAGE de Elise Auffray (Animation - 2'30) - France - 2014**

Du suspense et de l'action ! En deux minutes, un compost évolue.  
Une photo prise toutes les deux heures pendant trois mois et c'est magique !

**Renouer avec le monde sauvage pour faire grandir notre humanité ?**

ENTRETIEN AVEC LA RÉALISATRICE du film

*D'où est venue l'idée de ce film ?*

« Le film aborde de très nombreuses questions : celles de notre rapport à la nature et comment celui-ci pourrait nous aider à construire des sociétés qui ne soient pas basées sur la domination. J'ai eu envie de comprendre pourquoi nos sociétés sont tellement en dehors de la réalité, presque schizo-phréniques. Simplement avec ce que nous savons sur le réchauffement climatique, la sixième extinction des espèces, les pollutions irréversibles nous devrions complètement révolutionner notre manière d'habiter la terre, sans plus attendre. Or les changements sont à la marge.

Nos sociétés vivent dans le mythe. À travers les récits, que nos cultures successives ont construits. Le fait de comprendre des données objectives qui peuvent être amenées par la science, n'induit pas forcément une réaction. Notre imaginaire quelque part est plus fort que notre rationalité. Et il est profondément ancré dans la « doxa » qui fonde nos sociétés. Le changement doit se faire dans les têtes, c'est avant tout une question de culture, comme le dit l'archéologue Ludovic Slimak dans le film, d'où la difficulté qu'il y a à faire bouger les choses.

« Le changement est avant tout culturel. »

L'articulation entre nature et culture est un sujet qui traverse les sociétés humaines depuis le paléolithique jusqu'à aujourd'hui, et éclaire nos fonctionnements. Les sociétés nomades maintenaient un rapport suffisamment respectueux avec leur environnement car c'était dans leur intérêt direct. Nous, nous avons coupé le pont, le lien avec notre environnement. À partir du moment où l'agriculture a conquis le monde, nous avons bouleversé les paysages et notre lien avec les milieux et les espèces. Notre culture est aujourd'hui déconnectée du vivant, c'est une culture de la domination, sur la nature mais aussi sur les femmes, sur les minorités... Éphémère probablement si on la replace dans l'histoire de l'univers, elle est pourtant profondément destructrice et laissera des traces profondes.

*C'est un sujet d'actualité ?*

Des intellectuels se sont emparés du sujet, comme Baptiste Morizot ou Vinciane Despret, mais ils utilisent un vocabulaire de recherche, très technique, qui ne s'adressent pas à tous. Il y a aussi les mouvements populaires comme les Soulèvements de la Terre, les paysans de nature ou les Naturalistes des Terres. Mais la majorité des gens reste encore dans l'indifférence vis à vis du vivant et des milieux naturels. Parallèlement, l'incompréhension peut même s'accroître dans certains

milieux, notamment chez les agriculteurs, qui ont toujours évolué dans d'autres cultures et qui se sentent remis en question.

Je pense qu'il faut réussir à démocratiser cette question du vivant, en faire un sujet de société, qu'il soit débattu largement pour être mieux assimilé et c'est ce à quoi je souhaitais participer avec ce film.

*Sur la forme, le film entremêle plusieurs fils narratifs ?*

Je voulais que se mêle le temps, mais aussi l'espace, l'infiniment grand et l'infiniment petit. Je voulais replacer nos sociétés, nos vies dans l'universel et dans l'univers, pour faire sentir le vertige que cela procure. Pour cela j'ai construit le film comme un puzzle. La question du vivant en est un fil pour aborder la question de la domination, avec à la fin comme une évidence qui se dessinerait...

On se rend compte que l'écologie au sens large est loin d'être un problème nouveau. Les interventions de Claude Lévi-Strauss, avec cet entretien sur « L'homme nu » qui est si moderne et pertinente, permet aussi cette mise en perspective. Jusqu'aux « luttes environnementales » d'aujourd'hui qui sont évoquées à la toute fin du film pour reprendre ce « pouvoir du dedans » dont parle la philosophe Catherine Larrère, et qui est une question politique.

Le film est construit comme une dentelle, ou chaque fil est relié à plusieurs autres. Il y a des petites choses, des grands liens, des impressions et des sensations, des propos et des idées et tout ça se dessine peu à peu en un grand tout. Chaque chose prend un sens nouveau à côté de l'autre. Comme dans la nature !

J'essaie de procurer un ancrage, une profondeur du propos qui emmène la réflexion. Dans notre monde où l'attention est sollicitée à chaque seconde, la salle de cinéma fait partie des derniers lieux où on peut encore prendre ce temps précieux de la réflexion.

*La référence à une certaine littérature, au cinéma avec Méliès notamment, à la recherche, au journalisme, à la culture est présente en filigrane tout au long du film, pourquoi ce choix ?*

L'écrit, la parole, le mythe, l'imaginaire sont tous ces éléments qui fondent nos récits et orientent nos sociétés. Je voulais qu'apparaissent ces éléments, à travers les peintures rupestres pour les sociétés du paléolithique, puis à travers le cinéma en effet, mais aussi des œuvres et des textes, les médias, la radio par exemple, qui revient à plusieurs reprises, dans des brouhaha comme une rumeur du monde. Je voulais rendre palpable aussi cette culture du sauvage qui n'est justement pas la culture dominante, mais qui existe à bas bruit.

Le choix des auteurs et intervenants est important. Celui dont les textes reviennent le plus souvent est Henri David Thoreau, d'abord parce qu'il fait le lien entre ce rapport au vivant et la question politique. Avec *La pensée sauvage*, on retrouve ce point de vue dans la pensée de Lévi-Strauss, éclairée par des penseurs contemporains, comme la philosophe Catherine Larrère ou l'historienne Valérie Chansigaud.

Il y a aussi le titre du film bien sûr. Nicolas Bouvier dans son « usage du monde », dans son récit de voyage, questionne déjà le rapport nature/culture. Sans entrer dans un discours écologique, il propose déjà par le biais de son écriture et d'un imaginaire riche autour de la nature, de repenser notre relation au vivant et aux paysages. Il critique les prémices de ce qui aujourd'hui déferle comme un tsunami sur les milieux et les espèces naturels.

Dans le film de Georges Méliès, le voyage dans la lune dont on voit un court extrait au début du film, il y a cette folie de l'homme bien sûr, la démesure de ses projets, sa toute-puissance imaginaire mais aussi la thématique des peuples autochtones avec les Sélénites, ces habitants de la lune qui sont « les sauvages » face à l'homme blanc dominant. Cette thématique des peuples nomades et/ou autochtones revient aussi à plusieurs moments dans le film.

Le vivant a aussi une large place, et surtout dans la bande son du film. Aujourd'hui quand on tourne dans la nature, la plupart du temps elle est silencieuse. On entend les avions, les voitures, les bruits des humains car nous sommes excessivement bruyants, mais pas le chant des oiseaux, les insectes où les animaux. La bande son du film est une bande son de fiction. Elle a été entièrement retravaillée pour y faire exister cette nature que l'on ne voit plus ni n'entend.